

THIERRY
MERTENAT

MA SEMAINE THÉÂTRE

Cinq bons comédiens
pour dire Sarah Kane

Elle hait l'odeur de sa famille, vomit après avoir fait l'amour et reconnaît volontiers qu'il y a quelque chose de peu flatteur à être désiré par quelqu'un qui est si souül qu'il ne voit plus rien. Ainsi

s'exprime, sans détour et dédaigneuse de toute sympathie, la voix ventriloque de Sarah Kane qui, pendant un peu plus d'une heure, passe de corps en corps sur la scène du Galpon.

Cinq comédiens ne sont pas de trop pour l'affronter dans son avancée solitaire. Ils ont pour noms Carine Barbey, Guillaume Béguin, Bruno Marin, Christine Vouilloz et Vincent Serez. Chacun a commencé par travailler seul avec la metteuse en scène Maya Boesch. Avant de se retrouver pour signer ensemble une création collective, à laquelle l'artiste Julie Maret est venue ajouter ses matières textiles et organiques prenant en écharpe, dès le début du spectacle, l'écriture et ses in-

terprètes, à la manière d'une chrysalide de ver à soie.

Les dix premières minutes sont à cet égard saisissantes, mais c'est la totalité du travail qui mérite d'être saluée. Car il faut avoir les idées constamment claires et un sens aigu de la tension dramatique pour se mettre en bouche et en tripe cette sorte de langue intestine furieuse qu'une femme de moins de 30 ans s'arrache à elle-même, avant de se pendre avec les lacets de ses chaussures, au retour d'un séjour en clinique psychiatrique.

L'équipe de Sturmfrei a du talent à revendre. Lorsqu'elle le déplié sur scène, il déborde jusque dans la salle, à l'image du dossier de presse, à la forme joyeusement envahissante. Et intraitable. *Crave* (manque) s'applaudit jusqu'au 1er juillet à 21 h au Théâtre du Galpon, site Artamis, boulevard Saint-Georges 21. Tél, 079 578 79 11.

La personne qui, au bout du fil, prend les réservations défend avec exigence le meilleur théâtre. ■

HELENE GOHRING/JUIN 2001



Carine Barbey. Dans «Crave».

LE COURRIER
21.6.0

«Crave» se cherche une place entre les pratiques scéniques

THÉÂTRE • Au Galpon, la Compagnie SturmFrei livre, sous la direction de Maya Boesch, un objet artistique ambigu autour de «Crave» de Sarah Kane.

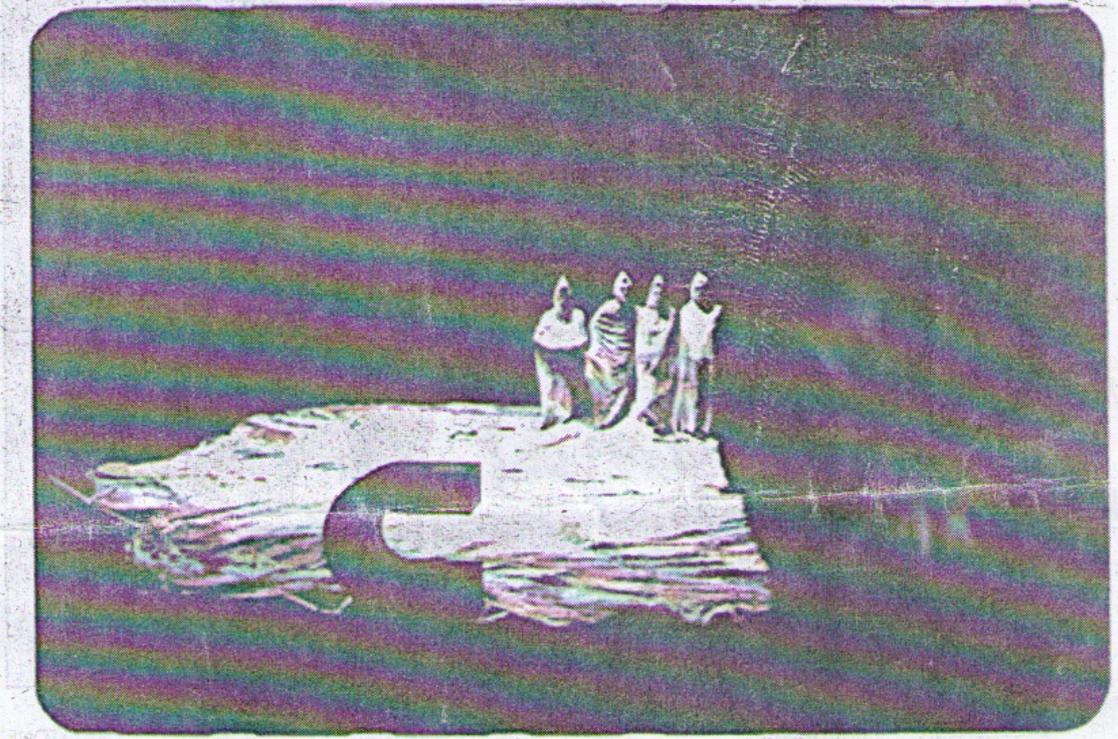
SANDRA VINCIQUERRA

Une scène cernée de panneaux. Au centre, une sorte de matrice verticale en tissu - dans laquelle quatre corps sont prisonniers. De cet amas, qu'on dirait de chair, ne sortent que des visages. Et puis, posées au sol, ce que la metteuse en scène Maya Boesch a voulu comme des points cardinaux, des lettres de la grandeur d'une chaise (conçues par Julie Maret). Ce sont les noms des personnages: M, A, B, C. Luminieuses comme des enseignes vantant l'arbitraire du nom reçu à la naissance.

Dès le début de la représentation, le *Crave* («manque» en anglais) de la Cie SturmFrei s'affirme comme terriblement visuel et bombarde le spectateur d'une symbolique à interpréter.

PORTEURS D'UNE VOIX

Hors de cette masse organique centrale, un personnage (Bruno Marin) se déplace librement sur scène et dans le public: un coryphée qui vient compléter la distribution chorale prévue par l'auteur. Il est bientôt rejoint par les quatre corps (Carine Barbey, Guillaume Béguin, Vincent Serrez, Christine Vouilloz) rampant hors de la matrice. A présent écorchés, ils sont là pour dire plus que raconter - peu de narration chez Sarah Kane - les états du couple. Ils sont les messagers d'une voix qui les dépasse et qui - comme le dit la metteuse en scène - traverse les corps. Comme si ces corps n'avaient d'autre réalité que cette voix et épuiseraient dans cette parole violente ce qu'il peut rester de vivant en



M, A, B, C disent les états du couple dans «Crave», de Sarah Kane.

H.GÖHRING

eux. Dans ce monde de l'expression et du ressentir, les mots sont prononcés mais ne veulent plus rien dire, même s'il semble que Sarah Kane veuille nous dire quelque chose sur notre condition. Une voix particulière à l'écriture dramatique contemporaine que Maya Boesch a voulu transformer en énergie.

PRATIQUES DÉMULTIPLIÉES

Une énergie qui manque pourtant de brutalité. Le spectateur se trouve en effet noyé dans une surabondance de pratiques artistiques. Dans cet espace proche de l'installation, les

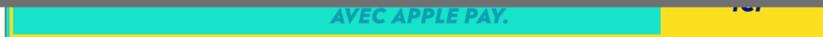
comédiens se contorsionnent et miment une gestuelle du manque. Leur texte est tour à tour, débité, scandé, distancé. La représentation devient alors un cérémonial culturel, une ode aux pratiques artistiques contemporaines - de la poésie sonore à la danse. Une multiplication qui naît de la cohabitation - dans un même espace scénique - des formations très diverses des membres de la compagnie. Plutôt que d'ouvrir le théâtre à d'autres arts vivants.

Cette étrange surabondance de signes se retrouve également dans le texte de Sarah Kane, qui

aligne des citations issues de la culture de masse et demande pourtant que «lorsque de nouveaux mots sont validés, de nouvelles attitudes sont requises.»

Il faut pourtant saluer le travail d'artisan, la précision et la cohérence de cette mise en scène de *Crave*, qui rend au texte de Sarah Kane une ampleur dénonciatrice rappelant Edward Bond. Peut-être trouvera-t-on dans la rigueur de ce travail, cette énergie tant attendue?

Crave, par la Cie SturmFrei, Théâtre du Galpon (site Artamis, 21 bd St-Georges, 1205 Genève), jusqu'au 1^{er} juillet à 21h, relâche le lundi. Rés: 079/578 79 11.



Accueil > Culture > L'irrésistible feu de Sarah Kane à Genève

SCENE

L'irrésistible feu de Sarah Kane à Genève



Révélation de la fin de saison, Maya Boesch monte «Crave».



Alexandre Demidoff

Publié mardi 19 juin 2001 à 02:07



Il faut courir au Théâtre du Galpon à Genève, même si l'épuisement guette en ce début d'été les affamés de la scène. Qu'importe: il faut résister à la tentation du cornet glacé «fruits de la passion-vodka» savouré main dans la main et agrémenté pour la bonne bouche de quelques pensées volées à Cioran. Pour ce qui est du Précis de décomposition, il faut se précipiter au site Artamis, même si l'orage menace (et surtout si la foudre balafre le ciel), et se laisser dévaliser l'âme par l'Anglaise Sarah Kane, auteur cinglant de quatre pièces qui a fini par se suicider à 28 ans. On y est saisi par une voix à la fois déchirée et fraternelle, guerrière et apaisée. On y découvre aussi le talent du metteur en scène Maya Boesch, Zurichoise de 28 ans, et de sa bande de comédiens, cinq jeunes gens qui ont fait leurs lambeaux de Crave, ultime texte de Sarah Kane écrit en 1998.

Mais qu'est-ce au juste que ce texte au titre énigmatique? D'abord un manque abyssal (puisque tel est le sens de Crave en anglais) sublimé (sans illusions) en acte poétique ou encore une solitude crasseuse transformée en lettre ouverte à quelques frères en errance. C'est aussi une succession de voix attribuées à des lettres (A, B, C et M) qui chacune disent, sur le mode de la syncope, les états d'un corps accidenté: les viols au quotidien, les éruptions amoureuses et les amnésies brutales, lorsque l'être aimé se volatilise, comme un vulgaire parfum de supermarché. C'est ce qu'on appelle un journal intime.

La délivrance à venir

Ainsi défini, Crave pourrait n'être qu'un cahier de doléances. Or, grâce à Maya Boesch et à sa scénographe Julie Maret, c'est bien autre chose. Pas question ici d'habiller les acteurs en punk pour faire trash. Les deux femmes ont au contraire imaginé un tableau crépusculaire, qui suggère à la fois le tombeau ouvert et la délivrance à venir. Tout commence ainsi: quatre personnages drapés de la tête au pied dans un suaire blanchâtre qu'ils se partagent semblent naître ensemble à la colère. Puis l'unité est brisée: le drapé s'élève et les acteurs (Carine Barbey, Christine Vouilloz, Guillaume Béguin, Bruno Marin et Vincent Serez) reconquièrent leur liberté de manœuvre, celle de l'électron ou du reptile.

Bientôt rejoints par un cinquième larron, ils inventent alors une sorte de topographie du manque à même le sol et expriment dans le corps – mais sans excès – les points de rupture du texte. Du coup, Crave devient un trajet de vie, entre séparation originelle, demande d'amour, dislocation et recomposition en bout de course. Comme si quelque chose devait se reconstituer au-delà du sentiment d'anéantissement. Comme si le geste artistique (c'est-à-dire ici le jet d'encre et de lumière) finissait par apaiser la fièvre centrifuge. C'est cette pulsion vitale souterraine que Maya Boesch a su, en sourcière imaginative, révéler.

Crave de Sarah Kane au Galpon à Genève, Artamis, bd Saint-Georges 21, jusqu'au 1er juillet (tél.079/578 79 11).

PUBLICITÉ

DEUX FOIS PLUS DE DONNÉES POUR LE MÊME PRIX.

Changez maintenant.

Profitez pendant 1 an de tous nos abonnements Mobile.

En savoir plus

Budget MOBILE

Autres contenus de la rubrique Culture



RUSSIE L'opposant russe Alexéï Navalny a atterri à Berlin, son état de santé est «stable»



LIVRE «Saturne» de Sarah Chiche, ou comment le deuil peut devenir un lieu de splendeur et d'écriture



VIDÉO Christopher Nolan et l'obsession du temps



SCÈNES Les théâtres genevois proclament l'union sacrée



CARACTÈRES Les vacances des pères



DOCUMENTAIRES Sur nos écrans, la vague noire des «true crimes»

Le choix de la rédaction



REVUE DE PRESSE Désillusion: le rêve est passé pour le Paris Saint-Germain



BOURSES Après 100 jours de hausse du S&P, les marchés s'interrogent

les plus lus

- 01 La Sicile défie Rome en décidant de fermer tous ses centres de migrants
- 02 Deux ouragans frappent le Golfe du Mexique
- 03 Libre circulation: les salariés suisses sont-ils gagnants ou perdants?
- 04 Désillusion: le rêve est passé pour le Paris Saint-Germain
- 05 En politique étrangère, Emmanuel Macron montre ses muscles
- 06 Après 100 jours de hausse du S&P, les marchés s'interrogent
- 07 Utiliser un mobile de Huawei sans Google, pas si facile

PUBLICITÉ

cashback | Apple Pay

CHF 100.-

POUR LE PREMIER PAIEMENT AVEC APPLE PAY.

DEMANDER ICI

Suivez toute l'actualité du Temps sur les réseaux sociaux

FACEBOOK TWITTER INSTAGRAM LINKEDIN YOUTUBE



Vos newsletters

Inscrivez-vous et recevez les newsletters de votre choix.

Voir la liste.

